

qui imposait depuis trop longtemps silence à son caractère impatient.

Il prit son élan, franchit la palissade et courut au panier. Au moment où il n'en était plus qu'à cinq ou six pas, un sauvage, caché dans un trou pratiqué derrière le panier, se dressa tout à coup et lui lança son assagaye. Par bonheur, en voyant le mouvement du Batonga pour lancer son arme, Valentin s'était courbé rapidement. L'assagaye lui rasa la tête, mais sans le toucher. Avant que le Batonga eût le temps d'en lancer une seconde, Valentin se jeta sur lui et le renversa. Malheureusement, des sauvages étaient aussi cachés dans d'autres trous qu'on avait rapidement creusés derrière chaque panier pendant que la foule les masquait ; ils se précipitèrent au secours de leur camarade. En même temps, les Batongas groupés à trois ou quatre cents pas de là arrivèrent à toutes jambes en poussant leur cri de guerre.

S'arrachant aux bras de Clémence, et confiant au missionnaire Juliette, qui voulait courir à Valentin, sir Richard se précipita au secours de son ami.

Débarassé de son premier ennemi, qu'il avait tué d'un coup de couteau, Mazeran en tenait un second à bras-le-corps et se servait de lui comme d'un bouclier contre les assagayes d'un troisième qui arrivait en courant. Le quatrième se jeta entre la palissade et sir Richard pour couper la retraite à ce dernier.

D'un coup du revolver qu'il avait pris à Juliette, Overnon abattit le sauvage qui allait frapper Mazeran.

Comme Valentin ne pouvait faire usage de ses mains, employées à maintenir son adversaire, Richard asséna sur la tête de ce dernier un coup de poing qui aurait assommé un bœuf. Le Batonga poussa un cri et s'affaissa comme une masse inerte.

En ce moment une assagaye, lancée par le troisième sauvage, vint siffler aux oreilles de sir Richard, qui riposta par un coup de revolver tout en courant vers la palissade, ainsi que Valentin, qui s'était emparé d'une cruche d'eau et d'un panier de sorgho. Le Batonga, qui voyait ses compatriotes arriver à son aide, se jeta au devant des Européens afin de leur barrer le passage. Il brandissait déjà une assagaye pour la lancer sur Richard, qui n'aurait pu l'éviter à une distance si rapprochée, lorsqu'un coup de feu tiré par dom Antonio délivra le jeune Anglais de son ennemi.

Stimulé par l'imminence du danger, Richard et Valentin franchirent d'un bond la palissade au moment même où les Batongas arrivaient à portée, d'assagaye.

Encore toute pâle et toute tremblante, Juliette tendit sa petite main amaigrie à Valentin en lui disant d'un ton de reproche douloureux :

— Oh ! Valentin, si tu savais combien tes imprudences me font de mal !

— Pardonne-moi, ma bien-aimée ! répondit-il, profondément ému de l'angoisse qui vibrait dans la voix de Juliette ; la pensée que tu avais faim m'a mis hors de moi.

Non loin de Juliette et de Valentin, Clémence et sir Richard causaient aussi à voix basse.

Il était aisé de lire sur leurs physionomies que leur entretien devait avoir plus d'un rapport avec celui qui avait lieu entre Mme Bartelle et son cousin.

Retiré un peu à l'écart pour ne pas gêner l'expansion de ses amis, dom Antonio les contemplait avec le sourire doux et triste qui lui était habituel. Auprès de lui, Savinien, la tête penchée sur sa poi-

trine, s'abandonnait à son affaissement habituel, et poussait d'interminables gémissements.

Quant à James, il avait profité de toute cette bataille pour faire tranquillement une nouvelle ligne et pour piquer un second hameçon dans le bienheureux panier de viande qui, cette fois, vint docilement à son appel.

Il l'amena ainsi jusqu'à l'enclos, mais il n'eut malheureusement pas le temps de le faire passer tout entier par dessus la palissade, car les sauvages étaient déjà à portée d'assagaye. Il se hâta d'emporter un énorme morceau de buffle dans lequel il avait piqué son hameçon et se sauva dans la cabane avec son butin. Il se mit aussitôt en devoir d'en faire cuire une tranche sur les charbons.

Un Européen, et surtout un Européen qui n'a jamais éprouvé cette misère, heureusement fort rare en France, où l'on n'a littéralement pas de quoi manger, ne peut se figurer ce que sont les souffrances de la faim et de la soif.

Lorsqu'on a vécu de la vie des forêts ou du désert et passé des journées à jeun, alors que l'estomac, excité par le grand air et l'exercice, aurait volontiers fait quatre repas par jour, et que la soif colle au palais brûlant la langue desséchée, alors on frémit au seul souvenir de ce supplice sur l'organisation tout entière et dont les déchirements vous enlèvent la force et le courage. En pareille circonstance, les natures les plus poétiques et les plus éthérées subissent les lois de l'humanité.

Aussi la satisfaction des besoins matériels joue-t-elle dans la vie des voyageurs un rôle important, que peut difficilement s'expliquer le lecteur qui n'a qu'un coup de sonnette à donner pour qu'on lui apporte son déjeuner ou son dîner.

Quoique James se fût caché de l'autre côté de la cabane pour faire sa petite cuisine, les émanations de la viande grillée le trahirent. Valentin, Richard et Savinien accoururent auprès du domestique et saisirent le morceau de buffle, dans lequel ils voulaient couper des grillades pour Mme Bartelle et Mme Martigné, ainsi que pour eux-mêmes.

— Pardons, messieurs, s'écria James en le leur arrachant, ceci est ma propriété.

— Comment ! ta propriété ? dit sir Richard, te moques-tu de nous ?

— Non, monsieur, mais c'est moi qui ai conquis ce buffle.

— Pêché, tu veux dire.

— Conquis ou pêché, peu importe. C'est moi qui l'ai pris, et je le garde.

Comme nous l'avons vu dès le début, James était foncièrement égoïste. De plus, en ce moment, il avait l'esprit aigri par les épreuves et par la diète prolongée qu'il avait eues à subir ainsi que par les dangers auxquels il se voyait exposé. Oubliant que lui-même n'était jamais disposé à rien faire pour ses compagnons, il en voulait à ceux-ci de ne pas se préoccuper davantage de lui.

Un moment ébahi de la netteté avec laquelle James avait formulé son intention de tout garder pour lui, sir Richard entra dans un tel accès de colère que, sans l'intervention de dom Antonio, il eût assommé son ancien domestique.

X

Tout en blâmant Richard de sa violence, dom Antonio essaya de faire comprendre à Kanstick ce que son égoïsme avait d'odieux ; mais James, tout occupé de ses grillades, écoutait à peine les raisonnements du missionnaire et répondait avec entêtement :